



HAL
open science

De la jupe à la femme

Annabel Vallard

► **To cite this version:**

Annabel Vallard. De la jupe à la femme : Tissage, vêtement et subjectivation au Laos. Anstett-Gessat E.; Gelard M.-L. Les objets ont-ils un genre ?, Armand Colin, pp.105-120, 2012, 9782200277130. hal-01630849

HAL Id: hal-01630849

<https://hal.science/hal-01630849>

Submitted on 8 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA JUPE À LA FEMME TISSAGE, VÊTEMENT ET SUBJECTIVATION AU LAOS¹

Annabel VALLARD
Post-doctorante CASE – UMR 8170 (CNRS/EHESS)

*Pour être femme, tu dois te comporter convenablement
Tes cheveux peignés méticuleusement ; ta jupe, dans un rabat, ajustée soigneusement*

*

*Son tissage, lâche, le tissu ne vaut pas d'être donné
Des vers à soie élevés, ne reconnaissant ni les éveillés, ni les endormis
Une telle fille n'est pas bonne à marier²*

De ces deux maximes tai, qui sont des exemples parmi de nombreux autres d'une littérature orale et écrite particulièrement riche sur le lien essentialisé associant d'une part femmes et tissu et d'autre part femmes et tissage, émerge d'emblée l'idée qu'être femme est, dans cette région, non seulement lié à une présentation de soi qui se traduit par un soin du corps et par le port adéquat de certains attributs vestimentaires, mais aussi, dans le même temps, par la capacité d'assurer de bout en bout la réalisation d'un textile propre à être échangé dans le cadre de prestations sociales, notamment matrimoniales. En partant d'une ethnographie fine, je propose d'explorer la manière dont la jupe tubulaire participe, en tant qu'objet technique *à priori* doublement « genré », tout à la fois dans son processus de fabrication et dans son usage, de la construction de soi, de la transformation de néophytes en tisseuses émérites, de petites filles en femmes. Il s'agira de tester l'hypothèse selon laquelle utiliser un tissu et le fabriquer subjective différemment les femmes révélant le potentiel éminemment protéiforme, fluide et instable des relations entretenues entre les humains et les objets techniques d'un certain genre.

La jupe tubulaire, une icône féminine de la nation

À travers le Laos, que ce soit dans les écoles, les rizières ou les restaurants huppés de la capitale, la jupe tubulaire est partout présente. Des jeunes filles aux grands-mères, des milliers de femmes revêtent au quotidien ou plus occasionnellement cette pièce de vêtement cousue en forme de tube qui est portée, bien ajustée, dans un rabat. La jupe tubulaire – et le tissu

¹ Cet article est issu d'une recherche doctorale et d'un terrain réalisé dans la région de Vientiane entre 2002 et 2005 (A. Vallard, 2009, *Suivre le fil. Ethnographie d'une filière textile à Vientiane (RDP Lao)*, thèse de doctorat en ethnologie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense [non publiée]).

² Deux proverbes d'enseignement dits aux petites filles et aux jeunes femmes en âge de se marier (V. Nangthavongdouangsy, 2006, *Sinh and Lao Women*, Vientiane: Phaeng Mai Gallery, p. 23 et D. Bounyavong, 2001, "Lao Textiles Past and Present", in *Legends in the Weaving*, D. Bounyavong and V. Nanthavongdouangsy (ed.), Khon Kaen: GPAT, p. 11.

d'épaule associé³ – participe par exemple de toutes les cérémonies marquant les étapes du cycle de vie, de toutes les fêtes de pagode et également de la plupart des événements mondains. Les plus somptueuses sont portées au cours des mariages par la promise et sa mère, mais ce sont en fait toutes les invitées de la noce qui en portent de similaires. Dans les vestiaires féminins de la Plaine de Vientiane, elles sont ainsi très largement surreprésentées. En ville, les plus fournies peuvent en compter plusieurs centaines formant de véritables mélanges iconoclastes au vu de la diversité de leur composition en termes de styles, de techniques de tissage, de types de décors et de matériaux employés.

Cette diversité stylistique apparente dans laquelle se décline aujourd'hui la jupe tubulaire, notamment en milieu urbain, tranche avec la relative uniformité qui prévalait dans chaque région, voire dans chaque localité et chaque vallon, avant les nombreux mouvements de population des années 1945-1975⁴ et qui prévaut encore dans les espaces non urbanisés du pays. Il faut dire que le vêtement est un médiateur et un identificateur puissant tout à la fois au niveau individuel et collectif. À ce titre, ses coupes et ses assemblages, ses teintes et ses contrastes de couleurs, ses motifs et la structure de ses décors distinguent les origines locales, régionales et ethniques, les hommes et les femmes, les laïcs et les religieux, les riches et les pauvres, les mariés et les célibataires ou encore les jeunes et les moins jeunes. Or, dans les milieux urbains laotiens, les migrations et les multiples influences stylistiques ont favorisé l'éclatement de certains de ces référentiels textiles au profit des fluctuations de la mode et de celles des approvisionnements en matériaux. Depuis lors, les jupes tubulaires sont difficilement associables, sinon à une ethnicité, du moins à une localité particulière, floutant en conséquence les frontières des identifications antérieures⁵.

Parallèlement aux métissages stylistiques, l'omniprésence de la jupe tubulaire questionne la diversité pluriethnique du pays et les politiques culturelles régionales et nationales qui en réglementent le port. Selon les statistiques officielles de 2008, le Laos compte en effet quatre familles ethnolinguistiques (« Lao Tai », « Mon-Khmer », « Sino-Tibétain » et « Hmong-Iumien ») réparties en 49 groupes ethniques⁶. Or, la jupe tubulaire est originellement associée aux groupes de langues tai⁷ à l'instar des Tai Lao établis le long de la Vallée du Mékong ou des Tai Neua de la région montagneuse de Hua Phan située dans le Nord-est du pays⁸. D'ailleurs, dans l'iconologie nationale (billets de banque, timbres, affiches de propagande, etc.) qui se fonde sur une tri-classification de la population laotienne, elle figure souvent – avec le tissu d'épaule et le chignon porté haut – les « Lao des plaines et des vallées » (« Lao

³ Le tissu d'épaule est un tissu plat porté en biais au travers du buste. Textile cérémoniel, il marque la distinction entre les activités laïques et religieuses qu'il s'agisse de fêtes du cycle de vie ou de fêtes bouddhiques à la pagode pour lequel il est un élément indispensable du costume féminin et masculin.

⁴ Le Laos a connu une longue période d'instabilité politique et de guerre civile liée notamment à la décolonisation et aux affrontements de la guerre froide. En 1975, la RDP lao ouvre une période de stabilité politique.

⁵ P. Van Esterik, 1999, « Fabricating National Identity », *Museum Anthropology*, n°23 (1): 47-55

⁶ V. Pholsena, 2009, « Nommer pour contrôler au Laos », *Critique internationale*, n°45, pp. 59-76.

⁷ Au nombre de huit dans les classifications officielles de 2008.

⁸ Des groupes môn-khmer présents notamment dans le sud peu « laocisé » du pays revêtent également une jupe tubulaire, mais celle-ci est généralement portée sans rabat. Non coupées et non cousues, elles sont tissées sur des métiers à dossière et à chaîne circulaire. Dans le nord du pays, nombreux sont par ailleurs les Môn-khmer qui ont adopté depuis plusieurs siècles la jupe tubulaire de leurs voisins tai, les Khmu notamment.

Loum ») et les distingue des « Lao des versants » (« Lao Theung ») à jupe tubulaire sans rabat – et à tunique droite – comme des « Lao des cimes » (« Lao Sung ») à jupe plissée – à coiffe et à colliers. Cette organisation de la pluralité ethnolinguistique du pays en trois groupes qualifiés de « Lao » en relation avec l'étagement supposé de leur habitat a été instaurée dans les années 1950 par le gouvernement royal postcolonial pour servir une politique d'unité nationale. Bien que réglementairement abandonnée depuis le début des années 1980, elle continue d'être quotidiennement mobilisée, même dans certains contextes officiels et participe à la diffusion d'une image arbitrairement homogénéisée de cette diversité. Elle concourt également à l'affermissement de l'hégémonie politique des Tai Lao. Démographiquement, ceux-ci compte en effet pour à peine plus de la moitié de la population laotienne (52.5% selon le recensement de 1995⁹), mais appartiennent au groupe majoritaire par le truchement des associations ethniques que ce soit en tant que « Lao Loum » ou plus volontiers, désormais, en tant que « Lao Tai ».

Cette diversité ethnolinguistique qui se traduit notamment dans le champ vestimentaire est mise en scène de manière réifiée lors de certains événements cérémoniels et touristiques¹⁰. Pourtant, le port de la jupe tubulaire gagne chaque jour du terrain et dépasse aujourd'hui largement le cadre des seuls groupes de langues tai et des élégantes laotiennes des mondes urbains. Cet élément vestimentaire constitue en effet la pièce maîtresse des uniformes de la fonction publique et s'impose dès lors quotidiennement aux écolières, fonctionnaires et militaires. Si aucune réglementation ne semble formellement prescrire la tenue des agents civils de l'État, aller travailler dans n'importe quelle école ou administration dans une autre tenue – en pantalon ou même dans une jupe manufacturée – expose la contrevenante à des critiques appuyées de la part de sa hiérarchie comme de celle de ses collègues, voire – pour les cas les plus extrêmes – à des blâmes. Implicite, cette règle s'étend à toutes celles qui ont affaire avec l'administration. Il est ainsi recommandé à toutes les Laotiennes, aux expatriées et même aux touristes, de porter une jupe tubulaire lorsqu'elles doivent procéder à des démarches administratives sous peine de les voir sinon entravées, du moins ralenties ; la jupe tubulaire ouvrant parfois des portes restées closes face à la culotte.

Cette prescription collective, voire obligation à l'échelle de la nation, sort également du seul cadre des institutions étatiques et pénètre le champ cérémoniel. Ainsi, la jupe tubulaire est obligatoire pour les femmes qui veulent visiter le sanctuaire du That Luang lors de la fête annuelle de ce temple qui est l'une des plus importantes du pays. Celles qui ne se conforment pas à cette disposition légale, rappelée préalablement dans la presse locale, sont frappées d'une interdiction d'entrée. Dans ce contexte, ce sont en fait tous les vêtements et accessoires qualifiés de « non-laotiens », c'est-à-dire, pour les autorités locales, d'influence occidentale qui sont strictement prohibés car considérés comme contraires à la « culture » et à la « tradition » laotiennes.

Support de forts enjeux identitaires, la jupe tubulaire et plus généralement les textiles vestimentaires participent ainsi activement à la « laocisation » – ou « taisation » – des

⁹ B. Sisouphanthong et C. Taillard, 2000, *Atlas de la RDP Lao*, Paris : Reclus.

¹⁰ V. Pholsena 2006, *Post-War Laos*, Singapore: ISEAS/Ithaca: Cornell University Press, pp. 47-49.

populations dites « minoritaires » ; cette politique ne se contentant pas de se déployer dans le champ textile et se traduisant aussi par des déplacements de population dans les vallées, l'imposition d'habitats de type tai, la bouddhisation des pratiques culturelles ou encore la scolarisation en langue lao¹¹. Ils contribuent également à l'élaboration d'une *image sociale*¹² laotienne qui dépasse le cadre des frontières nationales et se diffuse à l'échelle mondiale. Si dans cette forme stéréotypée de discours et de représentations figurant les humains et les territoires dans une logique de publicité et de politisation, le Laos apparaît comme une terre de contrastes, notamment ethniques, sur le terrain celle-ci s'incarne dans un attribut textile étroitement associé non seulement à un certain genre, mais à une ethnicité singulière. Objet de propagande, de politiques dirigistes d'« édification nationale » et aussi support d'une identité laotienne construite en association avec un idéal féminin réifié, la jupe tubulaire entraîne dans son sillage celles qui la produisent et qui la portent, non pas les tisseuses ou les élégantes en tant qu'individus, mais les femmes en général, sortes d'icônes d'une « culture laotienne » arbitrairement homogénéisée. Les études sur la jupe tubulaire ne peuvent dès lors se réduire à cette image sociale de surface. La jupe doit être en effet pensée comme une épaisseur de l'intime qui entretient avec le corps féminin un contact réitéré et quotidien relevant d'un vécu dont il s'agit de cerner, en situation, les contours et les implications.

De la co-production des jupes et des femmes

Les jupes tubulaires sont aujourd'hui le plus souvent acquises auprès de boutiquières spécialisées dans le négoce de textiles artisanaux laotiens installées sur les places de marché locales. Têtes de pont de filières maillant le territoire national depuis les années 1950¹³, ces commerçantes sont la partie la plus visible d'un monde textile quasi-exclusivement féminin. Dans les villages périurbains de la Plaine de Vientiane spécialisés dans le tissage de jupes tubulaires, la fabrication des coupons de tissu – processus particulièrement technique, long et fragmenté – mobilise ainsi au quotidien une armada de femmes de toutes les générations.

L'absence apparente des hommes ne doit cependant pas laisser penser que ces derniers n'interviennent jamais dans le cours du processus productif. D'une part, ce sont eux qui, suivant scrupuleusement les injonctions des tisseuses, construisent le métier à tisser et l'ensemble des organes de commande en bois nécessaire au tissage soulignant par là même la nécessaire complémentarité des activités féminines et masculines en matière de fabrication textile. Ils respectent ainsi le monopole de genre, idéal plus que réel, qui existe localement et qui est défini par rapport à la résistance des matériaux transformés respectivement par les femmes et par les hommes : aux premières sont réservées les substances souples qui à l'instar des fibres textiles et des bambous fins en font des tisseuses ; aux seconds les substances rigides comme le bois et les bambous épais qui en font des vanniers, des bâtisseurs et des

¹¹ Y. Goudineau (ed.), 1997, *Resettlement and social characteristic of new villages in the Lao PDR*, Bangkok: UNESCO/UNDP, 2 vol. ; O. Evrard, 2006, *Chroniques des cendres*, Paris: IRD.

¹² M. Avanza & G. Laferté, 2005, « Dépasser la 'construction des identités' ? », *Point critique*, pp. 134-152.

¹³ A. Vallard, 2011, « Du tissage familial d'autoconsommation à l'atelier à vocation internationale », in V. Bouté et V. Pholsena (eds.), *Sociétés et pouvoirs au Laos contemporain*, Bangkok : IRASEC.

sculpteurs sur bois¹⁴. D'autre part, dans certaines maisonnées, des hommes contribuent régulièrement à diverses activités textiles ce qui leur confère, dans ces domaines, une expertise considérée comme équivalente à celle des femmes qui les pratiquent aussi. S'ils participent à la production, les hommes ne tissent néanmoins jamais. Pour eux, comme pour les femmes rencontrées, s'asseoir sur le banc du métier est une idée totalement incongrue, voire même burlesque, qui donne quelques fois lieu à des remarques virulentes. Ceux, rares, qui s'y aventurent sont immédiatement disqualifiés en étant identifiés comme *transgenres*. En mettant en doute la masculinité des tisseurs potentiels, les villageois font apparaître la limite tant idéologique qu'effective de la participation des hommes aux activités textiles, limite qui se situe à ce moment charnière de la production où l'entrelacement de fils jusqu'alors disjoints donne corps, épaisseur et surface au tissu. Dans le contexte tai lao, le cadre de la pratique du tissage est en effet doublement domestique et, dès lors, doublement féminin. Le métier à tisser est ainsi installé entre les pilotis d'une maison qui, en tant qu'espace privé, est plutôt considérée comme le lieu privilégié des activités féminines alors que l'extérieur, l'espace public, est plutôt celui des activités masculines¹⁵. Plus encore, le métier à tisser lui-même doit être envisagé comme une maison en miniature¹⁶. À l'instar de celle-ci, le métier est construit par les hommes et devient, une fois achevé, le cadre de pratiques spécifiquement féminines : la fabrication des tissus pour l'un, la vie domestique et l'éducation des enfants pour l'autre.

Dès sa construction, le métier à tisser est personnalisé et réglé à la convenance de sa destinataire tout comme le sont les autres instruments du tissage. La tisseuse s'approprie quotidiennement cet espace en ajustant les modes de mise en tension de la chaîne, en réglant la disposition des organes de commande ou encore en aménageant l'espace où elle s'assoit. Progressivement, son corps se façonne dans ce contact. Pratique de cadence, de régularité, de répétition et de maîtrise, le tissage modèle en effet le corps féminin, fil après fil, par le réglage de ses postures et de ses mouvements tandis que, la douleur passant au second plan, ils deviennent *naturels*. Pendant le temps de la pratique, la tisseuse ne fait dès lors qu'un avec les instruments que son corps anime¹⁷ et trouve ainsi un nouvel équilibre corporel qui prend en compte cette *prothèse*. Ensemble, ils forment un corps hybride qui marche à l'unisson des contraintes de mouvements imposées par la technique et par celles de la biomécanique corporelle.

Autour de ce métier à tisser et de cette pratique symbiotique se crée une sociabilité entre femmes où les hommes de la famille, sans en être véritablement exclus, s'attardent peu. Et, c'est dans cet espace féminin constitué notamment par les parentes de leur ascendance maternelle que les petites filles se familiarisent dès leur plus tendre enfance avec les pratiques textiles et, plus généralement, avec la vie en société. Constamment présentes, elles imitent

¹⁴ Si les femmes transforment elles-aussi des bambous en vannerie, ceux-ci sont toujours plus souples que ceux des hommes dont c'est la spécialité (A. Vallard, 2000, *Le tissage : savoir-faire, usages et représentations chez les Tai Lue de Ban Phanom (Nord Laos)*, Université Paris-X Nanterre, mémoire de maîtrise d'ethnologie [non publié]).

¹⁵ B. Formoso, 1987, « Du corps humain à l'espace humanisé », *Études rurales*, n°107-108 : 87-118.

¹⁶ A. Vallard, 2000, *ibid.*

¹⁷ Un « corps-en-action-avec-ses-objets » selon la formule de J.-P. Warnier et du groupe de réflexion M&P.

souvent leurs mères dans leurs jeux en s’essayant, par exemple, au maniement de la manivelle du bobinoir¹⁸. Peu à peu, elles s’imprègnent des savoirs et des savoir-faire du tissage, de ses techniques et de ses chaînes opératoires, de ses rythmes et de ses cadences, de son matériel et de ses matériaux, sans jamais pourtant les mettre en pratique dans une perspective de production effective. Ce n’est qu’à la puberté (vers 9/12 ans) que les jeunes filles s’installent aux bobinoirs et aux métiers à tisser. Alors que leurs parentes n’ont jamais formalisé les savoirs textiles, elles attendent d’elles qu’elles sachent d’emblée faire. Dans un contexte où le rapport au tissage et au tissu est pensé comme intrinsèquement féminin, qu’il est en somme essentialisé et naturalisé, les mères et les grands-mères attendent en effet que les jeunes filles révèlent, par la pratique et dans l’action même, leur potentiel de tisseuse et, en conséquence, leur potentiel de femme. Les savoirs et savoir-faire acquis, même tacitement, pendant l’enfance ne sont néanmoins pas suffisants pour faire d’elles des tisseuses à part entière. Pour ce faire, il leur faudra encore plusieurs années d’une transmission diffuse, informelle, très peu verbalisée, où priment l’observation, l’imitation, la répétition et l’accompagnement par le geste ; les jeunes femmes étant guidées vers une expertise reconnue leurs mains dans celles de leurs parentes.

Avant la commercialisation extensive des textiles, ce temps était celui que les jeunes filles, désormais considérées comme des femmes et donc comme des individus sexuées, consacraient à la préparation de leur trousseau et aux cadeaux à échanger avec les membres de leur parenté, de leur voisinage ou encore de leur communauté culturelle au cours de leurs noces et d’autres événements de leur cycle de vie ou de celui de leurs proches. Dans la Plaine de Vientiane, jusque dans les années 1950, les femmes étaient en effet les principales pourvoyeuses de textiles de l’ensemble de leur communauté, des hommes notamment. Objet d’échanges, le tissu agissait – et dans une certaine mesure agit encore même s’il n’est plus produit, mais acheté par les donatrices – dans maints contextes comme opérateur de leur intégration sociale. Par son biais, les femmes établissaient et entretenaient des relations, se forgeaient une réputation et accumulaient des mérites bouddhiques. En d’autres termes, elles gagnaient une aura qui était celle cumulée de la valeur et du statut, dans la société villageoise, du tissage en tant que pratique, du don en tant qu’acte méritoire et des textiles en tant qu’objets de la culture matérielle socialement *imbriqués*¹⁹.

Les plus jeunes étaient considérées comme « bonnes à marier » lorsqu’elles étaient en mesure de démontrer leurs capacités de tisseuses en confectionnant des étoffes en quantité et en qualité suffisante pour alimenter ces échanges. L’aptitude des jeunes filles à tisser, à échanger et, en conséquence, à se marier et à intégrer pleinement la collectivité, était alors discutée par tous. Les textiles publics, à l’instar des jupes tubulaires ou des bannières de temple, étaient ainsi détaillés par le menu. Dans cette évaluation minutieuse de leurs étoffes, on recherchait fondamentalement leur aptitude en tant que femmes. En effet, si les rythmes textiles s’inscrivent dans la corporéité des tisseuses, ils marquent également la chair des tissus et

¹⁸ Dans sa thèse consacrée aux apprentissages enfantins tai dam, N. Collomb mentionne l’existence de métiers à tisser miniaturisés sur lesquels s’exercent les petites filles sur un mode ludique (2008, *Jouer à apprendre*, Thèse de doctorat d’ethnologie, Paris X Nanterre [non publiée]).

¹⁹ N. Thomas, 1991, *Entangled objects*, Cambridge/London: Harvard University Press.

déterminent leurs propriétés matérielles intrinsèques. Leur examen permet donc de constater l'assiduité de la tisseuse au métier, sa régularité, sa tonicité ou encore sa précision autant de qualités qui sont aussi celles qui sont attendues d'une femme, d'une épouse et d'une mère.

Dans ce contexte technique et social, normatif et féminisé, se joue dès lors pour les filles tout à la fois l'incorporation de *savoir-faire* textiles et de *savoir-être* en société. Autrefois, avant que ces activités professionnalisées connaissent une certaine désaffection, le tissage catalysait ainsi une forme localement spécifique et sans équivalent de socialisation et de subjectivation féminine qui trouvait dans le mariage sa manifestation paroxysmique. Et, si pour les jeunes générations urbaines et périurbaines, le tissage n'est plus paré de l'aura qui le liait intrinsèquement à la révélation et à la performance d'une féminité spécifiquement tai, les textiles – comme la jupe tubulaire – font désormais l'objet, nous l'avons vu, de politiques patrimoniales et participent à la définition d'une certaine image sociale nationale diffusée par un appareil d'État coercitif et qui se veut partagée au-delà des frontières de l'ethnicité.

La jupe, une seconde enveloppe féminine

Si les femmes ne fabriquent plus elles-mêmes leurs jupes, elles prennent soin de les sélectionner minutieusement, en particulier les plus cérémonielles, en fonction de leur adéquation avec leurs goûts, mais plus encore avec leur statut et les événements pour lesquels elles sont acquises. Choisies selon des répertoires prescriptifs, ces jupes ont pour point commun d'être structurées verticalement en trois parties nommées « tête », « pièce » et « pied » qui sont commercialisées sous la forme de coupons de tissu plats tissés séparément dans des villages de tisserands spécialisés dans l'un ou l'autre de ces éléments. Sur les places de marché, le travail des commerçantes consiste dès lors en l'appariement de ces différents lés de tissu. En prêtant attention aux couleurs, aux motifs et aux textures, elles laissent parler leur expertise sensible et, en exprimant une certaine idée de l'harmonie et de la complétude textile anthropomorphisée, créent quotidiennement des inédits combinatoires. Jamais, dans ce cadre artisanal, une jupe ne sera ainsi identique à une autre.

Appariés et bâtis pour tenir ensemble, ces coupons doivent être cousus, parfois coupés, voire même doublés, avant de pouvoir être portés sous forme tubulaire. Une fois acquis, ils sont donc confiés à des couturières qui ont pour tâche de les adapter à la morphologie de celle qui les revêtira en tenant compte de ses préférences – en termes de longueur, de style d'attache, de sens du rabat ou de doublure – ; de faire prendre en somme à la jupe tubulaire, par ajustements successifs, les plis particuliers de son corps.

La raison invoquée pour cette commercialisation de coupons tombés du métier à tisser est liée au fait qu'une fois portés, les vêtements – et plus généralement tous les textiles touchant au corps comme le linge de lit ou de toilette – sont considérés comme détenteurs d'une part des composantes personnelles de leur propriétaire. Le port réitéré des vêtements et notamment de la jupe tubulaire charge ainsi d'odeurs et de substances humaines la matérialité textile. Fondamentalement ambivalents, ces matériaux marqués d'une certaine corporité et *personnifiés*, peuvent être à la fois et tour à tour considérés comme « maléfices » et comme

« talismans »²⁰. La jupe tubulaire tripartite, agrégée au bas du corps féminin, est ainsi envisagée comme porteuse d'une impureté et est, à ce titre, potentiellement dangereuse, en particulier pour les hommes. Dès lors, en aucun cas, l'un d'entre eux passera sous une telle pièce de tissu séchant sur une corde à linge, sauf s'il est détenteur de formules et de savoirs propitiatoires. De même, les textes sacrés bouddhiques ne sont jamais enveloppés dans une jupe de femme quelle que soit la beauté du tissu. À l'inverse, la femme, en tant que génitrice, est identifiée à la procréation et à la vie. Ce pouvoir dont elle dispose pour donner naissance à un enfant s'inscrit aussi dans les vêtements qu'elle porte. La jupe tabouisée devient alors talisman protecteur pour le fils qui part à la guerre et, quand il vient au monde, le bébé est souvent enveloppé dans une des anciennes jupes de sa mère. Associées à la fertilité, les jupes des femmes sont aussi parfois nouées autour des arbres afin qu'ils produisent des fruits. En conséquence, si l'on se méfie des pièces de tissu portées dont on ignore la provenance, le don de textiles entre parents, affins, alliés et même entre connaissances est, au contraire, particulièrement valorisé. Il est même fréquent le long des lignées féminines.

Absorbeur de l'intime, le tissu-vêtement personnel et personnalisé qui fait office de seconde peau, ne s'approprie véritablement qu'à travers un contact répété et travaillé avec le corps, avec la peau. Et, si l'humain laisse quelque chose de lui dans ce tissu, son contact modèle en retour la corporéité de celui qui le revêt. Il faut dire que les coupes, les attaches ou les matériaux vestimentaires agissent, chacun à leur manière, sur la gestuelle et sur les postures des porteurs. Ainsi, l'étroitesse de la jupe tubulaire, sa matière collant à la peau et son rabat claquant à chaque pas entravent conjointement la marche des femmes qui ne doit sa fluidité qu'aux petits pas chaloupés, progressivement incorporés, les retenant de faillir et de tomber. Du fait de l'instabilité de ses plis et de l'ouverture possiblement béante sur leur sexe, la jupe tubulaire impose aussi aux femmes de veiller constamment à son ajustement et à sa fermeture. Afin de ne pas donner à voir ou même à penser leur intimité, ces dernières prennent ainsi soin de glisser le pli de leur jupe entre leurs jambes et de l'y maintenir à chaque fois qu'elles s'accroupissent, s'assoient, montent des escaliers ou encore s'inclinent en traversant les assemblées. Contrevenir à ces règles sociales est néanmoins courant, notamment au cours des fêtes personnelles et communautaires, lorsque les femmes se retrouvent dans les arrières cours pour cuisiner. Rien n'est alors plus osé et plus glosé, dans de grands éclats de rire, que celles qui installées sur de petits tabourets bas, les jambes écartées et leur jupe béante (sans jamais pourtant montrer effectivement leur sexe), préparent des papayes, des concombres ou tout autre aliment évoquant l'acte sexuel en interpellant vertement les hommes qui s'aventurent auprès d'elles.

Étroitement associé à la sexualité et à une présentation de soi publique strictement féminine, le port de la jupe tubulaire ne va pas de soi. Savoir marcher, s'asseoir ou encore cuisiner en habit requiert un temps d'adaptation et d'habituation au nouveau vestiaire. Les mères et plus généralement les parentes apprennent ainsi aux petites filles qui les portent pour les premières fois à ne pas les soulever, à en tenir le pli ou encore à en conserver l'ajustement depuis la taille jusqu'aux pieds. La pagode est un espace particulièrement révélateur de ce dressage du corps féminin vêtu. Là, agenouillées et les jambes repliées vers l'arrière, les petites filles

²⁰ R. Pottier, 2007, *Yû dî mî hêng*, Paris : EFEO.

comme les femmes accomplies font très attention à leur tenue et ne peuvent en aucun cas se laisser aller à croiser les jambes en tailleur à la manière des hommes. Le dos droit pour conserver en place un tissu d'épaule qui a tendance à glisser et les mains jointes, elles doivent garder la posture tout au long des offices religieux. Leurs moindres gestes y sont largement commentés et il n'est pas rare que l'auditoire les félicite ou les réprimande selon la qualité de leur maintien et de leur changement de posture qui, d'un genou sur l'autre, ne doit à aucun moment, là encore, dévoiler leur intimité. La toilette, jusqu'à récemment collective et publique puisque réalisée auprès des cours d'eau bordant les villages ou sur les terrasses de bambou, était – et est encore dans toutes les régions non urbanisées du pays – un autre de ces moments de gestion d'une certaine pudeur tout à la fois individuelle et sociale. Dans les espaces de berges réservés à la toilette des femmes, en aval de ceux des hommes pour des raisons statutaires, elles prenaient leur bain une jupe tubulaire nouée au niveau de la poitrine. Depuis la tête jusqu'aux pieds, le savonnage se réalisait dans une gestuelle entravée par les contours textiles de leur seconde peau publique qui les protégeaient des regards, tout en soulignant, plus encore que la soie fine²¹, le moindre détail de leur corps.

À l'étude des pratiques vestimentaires, il apparaît combien seul le port répété de la jupe et de son incorporation progressive dans le schéma corporel des femmes fait que le corps vêtu devient *naturel* et que, *via* les gestes et les postures, les petites filles devenues femmes prennent les plis particuliers des replis tubulaires. À travers ces mobilisations textiles, mêlant pratiques corporelles intimes et imaginaires, se construisent non seulement une image de la féminité particulièrement sexualisée et érotisée, mais un rapport sensoriel au corps féminin médiatisé par une jupe tubulaire qui, loin de n'être qu'une surface de projection des identités individuelles et collectives, participe à la révélation et au façonnage, dans l'action, des sujets féminins. La jupe tubulaire est ainsi tout à la fois médiatrice d'une relation intime de soi à soi et d'un positionnement public de soi par rapport aux autres. Or, dans un contexte pluriethnique, cet attribut²² normalisant les manières de marcher, de s'asseoir ou de se mouvoir des femmes, est fondamentalement celui des Tai et de nul autre groupe ethnolinguistique du pays. Dès lors, son élévation au rang d'élément d'une « culture » et d'une « tradition » nationale dont le port est obligatoire pour l'ensemble des femmes du pays (ne serait-ce que par le biais de l'école), impose, par le corps, une hégémonie culturelle représentée par une image réifiée et réifiante de la féminité laotienne et une « laocisation » des pratiques les plus intimes, de celles qui s'inscrivent dans les postures et dans les gestuelles ; de celles qui signent la corporéité féminine.

²¹ Les jupes de soie fine font partie intégrante de l'imaginaire sensoriel et sensuel des villageois de la Plaine de Vientiane. Porter une jupe de soie, c'est se sentir presque nue tant le tissu est léger comme un souffle d'air et participer ainsi à un imaginaire érotique puissant.

²² La jupe tubulaire est souvent associée, dans le cortège des emblèmes féminins laotiens archétypaux, aux cheveux noirs de jais, longs et soyeux relevés en chignons, maintenus par des piques en argent et décorés de fleurs odorantes de frangipanier ou encore aux manières délicates et réservées qui se lisent dans les postures et la gestuelle particulièrement emphatisées dans la danse. Le port de ces attributs et le respect des postures façonnent, au même titre que la jupe tubulaire, le corps des jeunes filles en femmes. Le chignon, particulièrement lourd et parfois douloureux lorsqu'il est très tiré, oblige par exemple à un certain maintien de la tête, de même que le tissu d'épaule contraint, je l'ai dit, au contrôle de son buste et de ses bras pour éviter qu'il ne tombe.

Conclusion

Dans la littérature scientifique comme dans les discours du quotidien, le tissage et les textiles sont, au Laos, le plus souvent envisagés de manière essentialiste comme des techniques et des objets d'un certain genre. Or, au fil de l'analyse minutieuse de la fabrication et du port des jupes tubulaires dans la plaine périurbaine et urbaine de Vientiane, il est apparu combien le genre, les objets ou encore les techniques ne sont pas des donnés, mais qu'ils sont coproduits dialectiquement en situation²³. Dès lors, ce n'est qu'en prenant en compte les dynamiques et les choses en train de se faire que se dessinent les contours du modelage conjoint et symétrique des textiles et des femmes. De cette attention portée aux processus a émergé l'idée que si le tissage et le port de vêtements engagent les corps et leur dynamique, qu'ils procèdent d'une incorporation, ces deux pratiques se distinguent radicalement non seulement dans leur propos (produire et matérialiser un textile dans un cas, l'utiliser et le donner à voir dans l'autre), mais plus encore dans la manière dont ils participent à la subjectivation des individus en femmes et dont ils témoignent de la pluralité des modes féminins d'existence. Dans le cadre domestique, privé et feutré du métier à tisser se joue ainsi le modelage d'une femme-tisseuse capable, entre autre par son travail, sa minutie, sa patience et son endurance, de donner corps à des tissus et de produire dès lors des biens échangeables hautement valorisés, de participer aux prestations sociales et de s'inscrire, *via* son mariage, dans des cercles familiaux, culturels et villageois. Public et publicisé, le port des jupes tubulaires façonne quant à lui une femme-séductrice dont la sensualité et l'érotisme doivent être en permanence contrôlés, littéralement entravés, sous peine de dangerosité. Dans un contexte bouddhisé où sont mises en exergue les qualités de retenue, de mesure et de tempérance, la femme-tisseuse et la femme-séductrice apparaissent dès lors comme deux facettes, parmi de nombreuses autres qu'il reste à explorer, d'une féminité laotienne plurielle. Celle-ci se révèle de manière propice dans l'articulation des matérialités et des imaginaires textiles qui, du fait de la variété de leur mode d'existence et de présence le long des filières, offrent de multiples prises à l'étude des intimités comme des dévoilements féminins.

²³ M. Naji, 2009, "Gender and Materiality in-the-Making", *Journal of Material Culture*, vol.14 (1): 47-73.